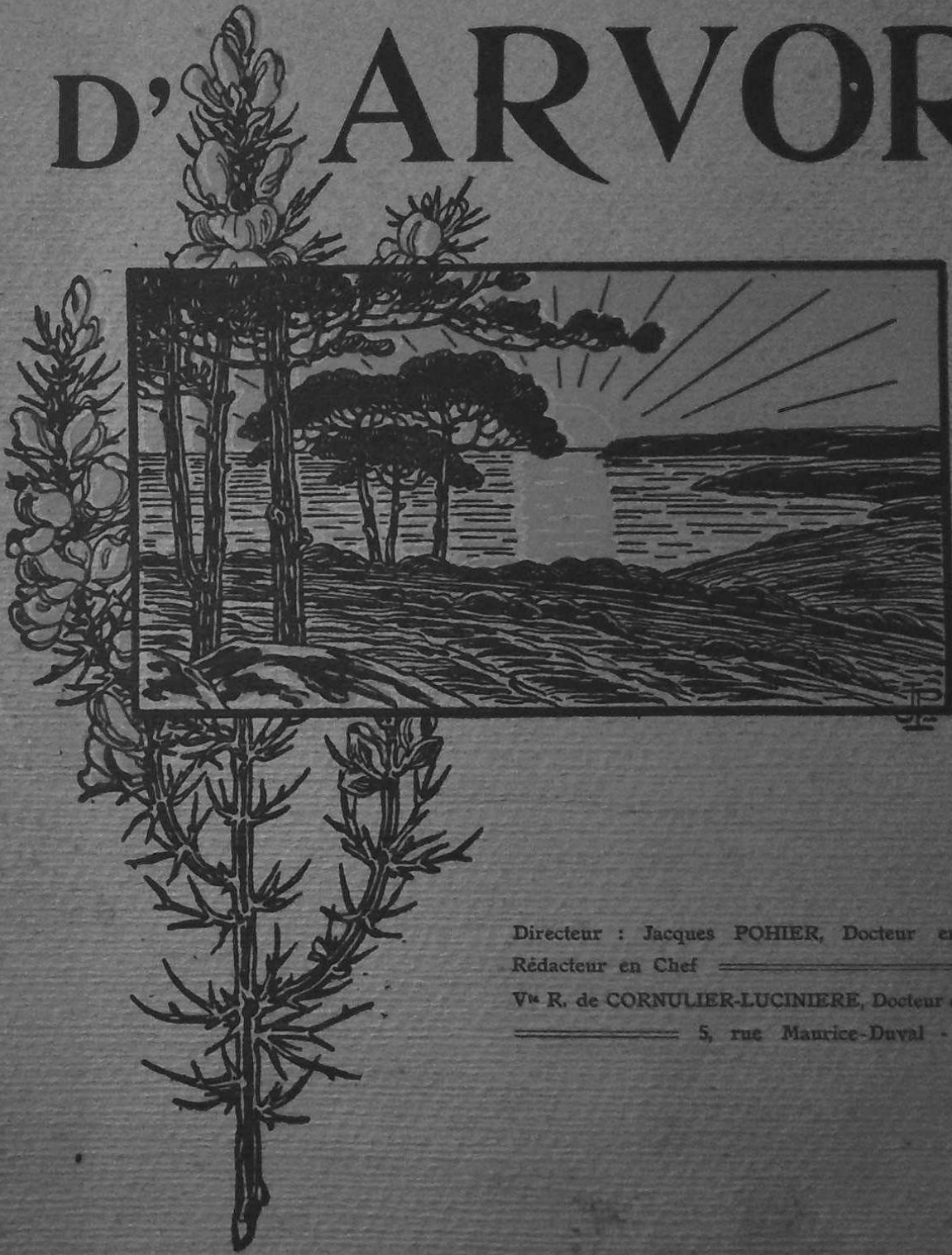


LE PAYS D'ARVOR



Directeur : Jacques POHIER, Docteur en Droit

Rédacteur en Chef

V^{me} R. de CORNULIER-LUCINIÈRE, Docteur en Droit

5, rue Maurice-Duval - Nantes

Imprimerie de la Loire
S. r. Strasbourg - Nantes

VISITER LES GRANDS MAGASINS

DECRÉ FRÈRES

Littérature, Musique Peinture, Manifestations régionalistes

Le Pays d'Arvor

JAC. POHIER, DIRECTEUR

V^o RENÉ DE CORNULIER-LUCINIÈRE, RÉDACTEUR EN CHEF

COMITÉ

MM. Joseph ANGOT, Secrétaire de la Section Economique de l'U. R. B. ;
Dominique CAILLÉ, Membre du Comité de la Société Archéologique ;
Vicomte de CORNULIER-LUCINIÈRE, Docteur en Droit, Secrétaire du Comité de la Société Archéologique de la Loire-Inférieure, Vice-Président des *Veillées Nantaises* ;
Docteur de LASTOURS ;
Alcide LEROUX, Président de la Société Archéologique ;
Paul LEGRAND, Docteur en Droit, Secrétaire de la Province pour la Vendée ;
Jacques POHIER, Docteur en Droit, Président de la Section des Beaux-Arts de l'U. R. B. ;
Etienne POIRIER, Avocat, Docteur en Droit, Bibliothécaire de la Société Académique ;
Baron de WISMES, Président honoraire de la Société Archéologique, Président des *Veillées Nantaises* ;
Baron Gaëtan de WISMES, Secrétaire perpétuel de la Société Académique, Vice Président des *Bibliophiles Bretons* et de la Section d'Histoire de l'U. R. B.

Berlitz School

NANTES, 11, Place Royale —
ANGERS, Place du Ralllement

LEÇON D'ESSAI GRATUITE

Étude très rapide de
l'ALLEMAND, l'ESPAGNOL,
l'ANGLAIS, l'ITALIEN par la
MÉTHODE BERLITZ

Professeurs Nationaux

Nouvel HOTEL PREMIER ORDRE de BRETAGNE



Tout le Confort Moderne

ÉLECTRICITÉ
CHAUFFAGE
ASCENSEUR



Vins et Cuisine Renommés

Atelier de Bijouterie d'Art

- - Exécution sur Commande - -
Transformation et Réparations de Bijoux

René CHOISY

FABRICANT

Ancien Joaillier au Palais-Royal

1, Quai d'Orléans NANTES

MAISON DE CONFIANCE

Parfumerie Centrale

10, Rue Crébillon & NANTES



*Maison
la mieux assortie
le meilleur marché*

PARFUM SUBTIL ET DÉLICAT

OEILLET ROUGE

Grand Choix d'Articles de Toilette



Doubles Timbres Nantais

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

M^{mes} R. J'AVRILLE; J. BAUDRY; DORLISHEIM; A. L'HERMINIER; M. LOIS; Comtesse OLGA; L. TRÉMOR, etc.
 M^{me} Germaine P.; Y. LEMESLE; LÉO; Y. L'HERMINIER; P. ROBIN; A.-M. PANHELEUX; HEIN; G. de WISMES.
 MM. J. ACEORGE; M. BELJARD; comte de BERTHOU; L. LE BERRE (barde Ab. Alon); P. du BOCAGE; E. BOISSIER; H. BORDEAUX; J. BOUTIN; T. BOTREL; H. BOURGEOIS; J. BRYDON; H. CHANTAVOINE; CHARLES BRUN; général comte de CORNULIER-LUCINIÈRE; L. DARVILLE; L. DIZERBO; A. DOBEL; G. DOTTIN; Abbé FULINE; Chanoine DUVILLE; Comte d'ÉQUIGNOLES; Marquis de L'ESTOURBEILLON; J. d'ESTRIEL; P. EUDEL; J. de la FERLAN-

DIÈRE; J. FURET; M. GIRAUD-MANGIN; O. de GOURCUFF; P. GUERIN-LONG; H. de la GUICHARDIÈRE; J. HOUILLOT; JAFFRENNOU (barde Taldir); JOBIC; A. LACOMBE; A. LACOUTE; R. LEMOINE; T. LEMONNIER; J. LE RAY; A. LEROUX; P.-A. LESAGE; H. LIBER; T. MAISONNEUVE; D. NARGEL; P. NAUDIN (Yann Rumengol); Y. NECTEL; R. de la NICOLLIÈRE; A. OHEIX; J. PARKER; A. PERRAUD; P. de PORTGAMP (barde Mab an Douart); ROUILLE; Abbé R. SÉBILEAU; L. SÉCHE; J. SENOT DE LA LONDE; T. SAINT-HOCH; Y. LE STANG (Barz-Dou); Marquis de GRANGES de SURGALLE; L. TIERCELIN; J. TREMIÈRES; H. de la VILLEHERVE; R. de BUZONNIÈRE.



O terre de granit recouverte de chênes!

COMPTABILITÉ PIGIER

8, rue de Gorges - rue Crébillon, 6



TRAVAUX COMPTABLES

Organisation - Mise à jour - Vérification
 Inventaire - Expertise Sociétés - Comptabilité à résultats secrets

ENSEIGNEMENT INDIVIDUEL

Adultes - Jeunes Gens - Jeunes Filles

Placement gratuit des élèves

A la Grande Spécialité de Blanc

H. BOIREAU

Rues de Feltre et Cacault (derrière la Basilique Saint-Nicolas) Nantes

Trousseaux - Lingerie de Choix

Tous les Lundis et Samedis Doubles Timbres Nantais

Liquueur des Pères Chartreux

Carraçonne



P. FOUCHULT

Concessionnaire

11, Rue d'Erilon - NANTES

SOMMAIRE

M. Jules Lemaitre contre Chateaubriand.	Nocturne.....	Henri GENET
V ^o René de CORNULIER-LUCINIÈRE	L'apothéose du Bridge.....	BRUNOTAQUINE
A la Française.....	Louis BOIVIN	Mausson.....
Les « Salons de Merlin ».....	Etienne POINIER	La Vie Provinciale; Les Livres.....
Les Échos - Les Veillées Nantaises; Quator Halles-Muller-Jandin-Babin; 21 ^e Exposition des Amis des Arts.	Coin des Chercheurs.	Pierre de PORTGAMP

M. Jules Lemaitre contre CHATEAUBRIAND

Je ne sais pourquoi, depuis que M. Jules Lemaitre s'est permis quelques plaisanteries faciles à l'occasion de Chateaubriand, certain passage de sa première causerie sur J.-J. Rousseau (où il traitait, si ma mémoire est fidèle, les six premiers livres des Confessions) me revient obstinément à l'esprit.

« Je dus — disait M. Lemaitre — me mettre au courant des dernières études publiées sur Rousseau — et il ajoutait — *j'eus alors le soupçon qu'une étude nouvelle était peut-être superflue.* Mais à ce compte-là, on ne ferait jamais rien. »

Que n'a-t-il éprouvé le même scrupule avant de livrer au public l'édition de ses conférences sur Chateaubriand, que dis-je, avant de se rendre coupable de ces conférences néfastes.

M. Lemaitre s'est chauffé du bois des Villemain et des Sainte-Beuve; il a cru pouvoir leur emprunter le feu et le combustible.

Or il est à remarquer que Sainte-Beuve, l'éminent critique, n'a jamais commis une œuvre moins impartiale que son ouvrage sur « Chateaubriand et son groupe littéraire »; il avait du moins une excuse (détestable au demeurant): l'animosité. Cette excuse, M. Jules Lemaitre ne l'a pas.

L'ironie, fut-elle spirituelle, n'est pas de mise lorsqu'il s'agit de l'une des gloires les plus radieuses de notre pays et peu nous importe dès lors que Chateaubriand, emporté par les écarts de cette « imagination trop forte » dont parlait Bernardin de Saint-Pierre, son contemporain, se soit parfois écarté de l'absolue vérité historique; il avait le souffle qui rend un nom immortel et qu'on appelle le génie.

Chateaubriand, dont la prime jeunesse s'écoula au château de Combourg, dans des conditions particulières de tristesse et de monotonie, gardera durant toute son existence l'empreinte de ces premières impressions et si, rongé par quelque neurasthénie morbide, contractée au sortir du berceau, il s'oublie de temps à autre jusqu'à préférer des imprécations qui frisent le blasphème (comme dans la lettre de René à Céluta, dans les *Natchez*) il aura le véritable courage, dans un siècle presque aussi sarcastique que celui de Voltaire, de proclamer à la chambre des pairs le 10 Février 1816 : « Tout annonce que nous commençons à revenir à ces vérités éternelles dont on ne s'écarte jamais impunément. La Religion n'est plus un objet de risée ; on ne rougit plus de s'avouer disciple de l'Évangile et chacun, interrogé sur sa foi, ose faire la réponse des premiers fidèles : « Je suis chrétien ».

Au point de vue Politique, Chateaubriand restera l'indéfectible tenant des Bourbon, mais sans bassesse ni servilité ; il sera l'homme d'honneur dans toute l'acception du mot et forcera, sur ce point, l'admiration de Sainte-Beuve : « par là — écrit ce dernier — il fut véritablement de l'ancienne France, il garda quelque chose des anciens preux ».

Chateaubriand, doit-on le dire, est déjà vengé par l'étonnement douloureux, quasi national, qu'a provoqué la série des conférences de M. Lemaître, il l'est aussi par les soins qu'ont apportés les admirateurs du grand écrivain à relever de ci de là quelques-unes des fâcheuses défaillances que renferment les discours de son détracteur.

C'est ainsi que M. Henri Bazire écrivait dans *La Libre Parole* du 6 Mars dernier un excellent article dont nous détachons le passage suivant :

« Mais un incident s'est produit qui a fait soudain passer les rieurs du côté de Chateaubriand. L'insolent vicomte continue, après sa mort, « la réussite de sa vie ». M. Jules Lemaître, en « blaguant » la théologie de Chateaubriand, nous a donné un médiocre échantillon de la sienne. Citant une phrase des *Natchez* : « Seule de tous les justes, Marie a conservé un corps », il s'exclame plaisamment : « Ainsi donc, dans le paradis, qui est une immensité immatérielle, il y aurait seul visible, seul tangible, un corps féminin ». Et par là M. Jules Lemaître a tout simplement prouvé qu'il ignorait l'Assomption de la Vierge.

« Sans doute, il a corrigé cette erreur dans l'édition de ses conférences, et cela démontre l'excellence de ses intentions, mais il ne l'en avait pas moins commise.

« L'éminent conférencier a, d'ailleurs, la retouche aussi facile qu'il a le trait prompt. C'est ainsi qu'après avoir contesté tout l'essentiel du voyage de Chateaubriand en Amérique et l'avoir traité équivalement de Tartarin, il a dû faire amende honorable sur la démonstrative requête de M. l'abbé Bertrin.

« À la différence des études impartiales, les procès de tendance exposent aux méprises, et les méprises abondent dans l'œuvre de M. Jules Lemaître. Oserai-je, à mon tour, lui en signaler une ?

« Après avoir retracé sans indulgence, je vous prie de le croire, la jeunesse vagabonde et la vie dissipée du chevalier, il arrive à son départ pour l'Amérique et il en donne cette explication où réapparaît son habituelle bienveillance : « Il n'est point impossible que son père l'ait simplement expédié en Amérique, comme on y expédiait souvent les mauvais sujets. »

« Cela nous semble, au contraire, tout à fait impossible, et pour cette bonne raison que M. de Chateaubriand père était mort depuis cinq ans. »

Voilà des « coups droits » qui feront sans doute plus de tort à M. Lemaître que ses conférences n'en ont causé à sa victime !

V^{ie} R. DE CORNULIER-LUCINIÈRE.

À la Française !

A Georges d'Esparbès, après la lecture dans l'*Echo de Paris* du 28 novembre 1911, d'un article intitulé " Au pays de Chérubin ".

Oui, vous avez raison : nous en avons assez
De ces rimeurs qui vont, en grinçant de la lyre,
Clamer aux quatre coins du vieux pays français,
Les rêves frais éclos dans leur âme en délire.

Nous en avons assez d'entendre quand, là-bas,
Le Germain attentif aiguise son épée,
Tinter, tinter toujours, triste comme des glas,
En rythmes langoureux leur fade mélodie.

Nous en avons assez de tous ces rabâcheurs
Devant lesquels la foule imbécile se pâme,
Ces vieillards de vingt ans, lugubres pleurnicheurs,
Qui pour tout idéal n'ont que du vague à l'âme.

Nous en avons assez de ces désanchantés,
Produits avariés d'un monde en décadence,
Qui passent au milieu de nos mâles gaités
Courbés sous le fardeau de leur désespérance.

Haut les cœurs ! Il est temps de réagir enfin ;
Car l'amour, après tout n'est pas une fadaise :
L'amour, c'est noble et beau, c'est généreux et sain,
C'est, comme la bravoure, une vertu française.

Chantons l'amour ! J'en suis ; mais, de grâce, laissons
 Les verbes langoureux, insipides et mièvres.
 Chantons, à plein gosier, de joyeuses chansons
 Qui, sans hoquets, montent tout droit du cœur aux lèvres.

Chantons l'amour ! Oh ! oui, l'amour joyeux et pur,
 L'amour qui fait vibrer les cœurs et les transporte ;
 L'amour qui nous console et nous grise d'azur,
 L'amour qui rend meilleur, l'amour qui reconforte.

Chantons l'amour à pleine voix ! que nos baisers
 Fassent claquer au gai soleil des lèvres saines.
 Soyons des amoureux et non des épuisés
 Abrutis par l'abus des voluptés obscènes.

Chantons l'amour, l'amour souvent capricieux,
 L'amour qui met du rire au cœur des fiancés :
 L'amour qui sur nos cœurs entr'ouvre un coin des cieux,
 L'amour qui nous incite à de douces pensées.

Chantons l'amour ! L'amour engendra des héros.
 Partout on le rencontre, au cours de notre histoire,
 Guidant les bras des preux qui luttèrent en champ clos
 Pour offrir à leur dame un rien, un brin de gloire.

Imitons ces héros et, comme eux, au grand jour,
 Enivrés d'idéal et le cœur rempli d'aise,
 Puisque l'amour est éternel, chantons l'amour,
 Mais, morbleu ! que ce soit l'amour à la Française.

2 Décembre 1911.

Louis BOIVIN.



CAUSERIE LITTÉRAIRE



" LES SAISONS DE MERLIN "

(an amzeriou Marzin)

Par Henry DE LA GUICHARDIÈRE

HERON-MESNIER-FRÈRES & C^e, Éditeurs - NANTES

Chez la plupart des nations européennes, le moyen âge a vu fleurir toute une littérature inspirée du charme pénétrant des légendes celtiques. Nombreux notamment sont les poèmes en langue romane dont la matière fut ravie par les trouvères aux bardes des Îles Britanniques et de l'Armor. Or, voici qu'aujourd'hui, après des siècles, un phénomène à peu près identique se produit : des vers français évoquent la grande et imposante figure de Merlin l'enchanteur, vénéré de tous temps par les Celtes à l'égal d'un prophète. Mais ce n'est plus un étranger à la race, qui accommode au goût de France les créations de l'imagination celtique, c'est un barde de Petite Bretagne qui redit les aspirations ancestrales et s'affirme un poète de vrai talent.

Les " Saisons de Merlin " (an amzeriou Marzin), ainsi est intitulée la plaquette où M. de la Guichardière a réuni douze courts poèmes précédés d'un avant-propos. Les quatre pages de celui-ci signées du nom bardique de l'auteur, Telen Aour, ont pour but de dégager le héros des parasites poétiques qui enveloppent sa renommée et en font un personnage moins historique que légendaire. Dans cette intention, il nous le dit lui-même, M. de la Guichardière est allé puiser au livre : Myrdhinn ou l'enchanteur Merlin, d'Hersart de la Villemarqué.

Je ne voudrais pas sacrifier au goût du jour, et me faire l'écho d'une critique de

parti-pris, en méditant de ce grand nom. Mais il m'est impossible cependant de ne pas signaler que s'il est une matière où il peut y avoir quelque danger à le suivre exclusivement et aveuglément, c'est bien celle de Merlin. Le chapitre du livre en question consacré au Merlin réel, est rempli de réticences dans les affirmations ; la seule source d'ailleurs peu riche en renseignements certains, l'œuvre de l'historien Gildas, est prise à partie à maintes reprises comme hostile au héros ; les dernières phrases de l'étude enfin, suffisent à démontrer la pauvreté de la documentation. Pour clore, le prestigieux poète du Barzaz-Breiz, ne fait-il pas un demi-aveu de la fragilité de sa reconstitution quand il dit : « Après tout la biographie d'un grand homme a moins d'importance que l'idée qu'il » a représentée, et si la vie de Merlin offre bien des incertitudes, on peut affirmer que la » foi politique dont il a été l'apôtre, que l'espérance nationale dont il a été le prophète, » que la cause patriotique qu'il a soutenue n'offraient pas plus de doutes aux nobles âmes » de son temps qu'aux cœurs généreux de nos jours. »

Mais laissons là ce débat, et après avoir admiré la riche et hamornieuse prose de l'Introduction, lisons les beaux vers qui célèbrent l'illustre héros.

Chacun des douze poèmes a pour titre le nom d'un mois traduit en langue galloise. A chaque saison apparaît un état d'âme particulier de Merlin dont la psychologie se condense dans l'évolution de l'année.

Nous sommes aux mois d'hiver. Les Saxons envahisseurs de la Cambrie sont vaincus, la vie de la nature sommeille sous la neige glacée, et Merlin se recueille. Son esprit hanté par la vengeance, recherche les moyens d'insuffler à ses frères la haine de l'étranger et de l'enflammer. Dans la campagne désolée ses yeux sont attirés vers la terre figée ; et aussitôt, sa pensée se reporte vers les printemps prochains où les chênes surgiront de terre qui fourniront des pieux pour emmancher les armes, où les épines croîtront dans les buissons pour attiser la flamme des brasiers destinés à brûler les dépouilles ennemies.

Avec Mars, les fleuves désordonnés roulent leurs eaux limoneuses. Sur leurs bords, le barde erre anxieux. Il quête les berges

« où bientôt nous viendrons nous asseoir
» Quand les enfants saxons verront leurs mères veuves,
» Pour laver nos doigts gourds collés par le sang noir »

Cependant voici Avril. Il amène la lumière et les floraisons du printemps. Tout respire l'amour et le chantre de Grande Bretagne s'enivre à la coupe des voluptés. Il oublie sa patrie, il s'amollit et

« Son chant plaît au cœur de Gwendoloena. »

La période d'alongissement a quitté la nature. La vie forte, éclos partout, appelle les audaces et les aspirations généreuses. La grande âme de Merlin entendra-t-elle les voix qui lui crient les malheurs de son pays, et le supplient d'aiguiser son glaive ?

« Barde, à ta harpe d'or remets des cordes neuves
» Bannis ton fol amour, Merlin, reprends ton rang,
» Parmi les hommes durs qui bravent les épreuves. »

L'été de Juin et de Juillet superbe et brillant a embrasé la terre ; les hommes se sont levés, ils bataillent avec fureur :

« Que bénis soient les arcs et les flèches leurs sœurs,
» Libellules d'acier qui nichez dans les cœurs. »

Bientôt les cadavres couvrent la plaine.

Mais hélas ! le soleil a trop longtemps échauffé les instincts cruels. Dans le crépitement des rayons d'Août, ce n'est pas l'étranger que les Bretons ont combattu. Une lutte fratricide a armé leurs bras, et ils se sont entretenus dans la plaine d'Arderrid. Le vieux barde, témoin du carnage, est saisi du remords d'avoir exalté jadis les vertus guerrières. Il fuit, poursuisvi des sarcasmes des Bretons qui se rient de ses prophéties.

« Les draps gris de la mort que les cieux ont tissés
» Enserrent lourdement les immensités nues
» Et les corbeaux saxons, en noirs essaims pressés
» Se moquent des faucons qui les avaient chassés. »

A ce sombre tableau succède la gracieuse évocation de Septembre :

« Les jours d'été s'en vont dans l'ombre et le silence,
» Et le feuillage d'or qui cache le fruit mûr
» Sous le souffle du vent, plus ardent et plus dur,
» S'épand en essaims blonds parmi les cieux d'azur.
» Les jours d'été s'en vont dans l'ombre et le silence. »

Merlin, le barde de Cambrie, continue son voyage à travers les campagnes qui se meurent. Les souvenirs du passé torturent son âme épuisée.

« Myrdhinn n'est plus qu'une ombre, il se vieillit, il pleure. »

Il se retire dans les steppes désertes, snivi de son vieux loup, son unique Compagnon. Sous les nuages d'Octobre il traîne sa vie errante à travers les forêts et les plaines. Ses dons enchanteurs l'ont délaissé, son rêve est éteint, et Novembre, le mois noir, agrandit encore sa tristesse et son désespoir.

Sur sa route, il rencontre Kadok le saint, qui ouvre ses yeux à la religion du Christ, et le barde régénéré croit retrouver ses accents d'autrefois. Il veut désormais chanter le Très-Haut.

« Je chanterai, Seigneur, votre miséricorde
» Car vous m'avez nourri quand j'étais affamé
» Mis de l'amour au cœur qui cherchait la discorde ;
» Ma harpe a grâce à vous une nouvelle corde
» Et je vous bénirai pour vous avoir aimé. »

Mais, sur les neiges de Décembre, les Pictes rencontrent un jour un cadavre près duquel un loup agonisant hurle à la mort.

« Ainsi mourut Myrdhinn, guerrier barde et prophète. »

Voilà, rapidement esquissée, la physionomie de l'œuvre. Le sujet en est profondément

poétique et la structure très originale. M. de la Guichardière nous a donné une épopée en raccourci d'une allure toute lyrique. C'est de l'épopée par la matière. Merlin n'est-il pas l'incarnation vivante de la nation bretonne luttant contre le conquérant saxon ? Toutes les phases de cette résistance héroïque, la guerre la plus vraiment nationale qu'ait soutenue ce peuple, se déroulent en fresque autour du héros nimbé de merveilleux le plus populaire de la race. C'est du lyrisme aussi par les élans, les apostrophes à Merlin, aux Bretons ; élans et apostrophes jaillis du cœur de la patrie en danger. Mais l'âme du poète s'est tellement identifiée avec celle de cette patrie, qu'on sent partout une note personnelle dominante.

Il n'y a pas jusqu'à la métrique adoptée qui n'opère la fusion des deux genres. La monotonie de l'alexandrin épique est rompue par l'emploi de strophes lyriques aux rimes alternantes. Cette versification conserve l'ampleur qui sied au fond et donne une souplesse qui permet à l'inspiration de se jouer librement.

Je n'essaierai pas de rendre la chaleur, l'intensité d'émotion que dégage tout le recueil. M. de la Guichardière est un poète dans toute l'acception du mot. Il possède un talent pictural sobre et juste. Quelques impressions bien en place lui suffisent pour donner une vision pleine de charme ou de grandeur. J'ai cité plus haut la description des premières atteintes de l'automne, et celle des soirs de bataille ; j'ajouterai cette peinture de la campagne en janvier :

- « Les aigles, en planant, poussaient des cris de joie,
- » Et les corbeaux chantaient leur hymne sépulcral,
- » Et les chênes transis par l'aquilon brutal
- » Agitaient leurs rameaux chargés d'oiseaux de proie,
- » Sur la source mystique aux cercles de cristal. »

L'image est prise sur le vif, les détails les plus caractéristiques sont relevés sans affectation, les impressions sont riches sans recherche, tout y est.

Il faut louer également l'heureuse adaptation de la forme à l'idée. Un sujet vigoureux demandait une langue puissante animée d'un souffle âpre. Le poète a su trouver des accents d'une rudesse tragique. Ses vers sonores sont bien frappés, quelque chose de primitif et de barbare court à travers les strophes.

Parfois, il est vrai, la nécessité de la rime amène des images que le bon goût eût dû proscrire. Si le vers précédent ne s'était pas terminé par le mot « retard », M. de la Guichardière n'eût certes pas écrit celui-ci :

- « Percez les torses nus comme on tranche du lard. »

J'aime à croire également que l'avant-dernier vers de Hydrew, a été victime de la main inhabile d'un prote peu familiarisé avec les alexandrins et que n'effraie pas le nombre fatidique treize.

Il faut lire évidemment :

- « Peut-être me ferai-je une nouvelle vie ? »

et non :

- « Peut-être me referai-je une nouvelle vie ? »

Quelques rares imperfections de détail ne sont point faites du reste pour amoindrir la

beauté de l'ensemble d'une œuvre, fruit d'un effort sincère et d'une inspiration élevée.

Elle est joliment présentée cette brochure, et fait honneur à la Maison Heron-Mesnier qui l'a éditée. Chaque poème est orné d'une vignette de Jacques Pohier dont le talent d'illustrateur est populaire dans toute la Bretagne. Il y avait des difficultés réelles à représenter les douze mois d'une façon personnelle, par de simples dessins non rebautés. L'artiste les a su vaincre et s'est inspiré uniquement de la nature. La vie de Merlin appartient aux temps historiques, mais l'on peut sans manquer à la vérité, enfermer des époques lointaines dans le cadre de la préhistoire. Jacques Pohier a donc crayonné des paysages désertiques dont la simplicité fait la grandeur même. Quelques oiseaux, quelques animaux donnent une pâle note de vie à leur impressionnante ampleur. Ils sont traités avec vigueur dans un sens décoratif très large.

La poésie farouche des Saisons de Merlin déconcertera sans doute ; elle est si différente de celle des vers fades que donnent trop souvent à leurs lecteurs les revues à la mode ! M. de la Guichardière n'est pas en effet de ceux pour qui la perfection de l'œuvre d'art se résume en un bibelot impeccablement ciselé. Pour lui, cette œuvre doit surtout être l'expression des nobles sentiments, et chercher à renouer chez un peuple la chaîne de traditions qui relie les générations d'autrefois à celle d'aujourd'hui. Ces idées, il les a mises en application, et heureusement ; les lettrés applaudiront et la Bretagne sera reconnaissante envers un de ses fils les plus dévoués.

ETIENNE POIRIER.



HENRY DE LA GUICHARDIÈRE

Born Telen Aour



NOCTURNE

Au maître A. LE BRAZ.

KERGUNTIL ! Sur la dernière crête des collines, parmi l'herbe rase et les taches grises des granits, déjetés, croulants, sinistres encore, deux dolmens s'allongent parmi les ruines, derniers restes de ces allées de pierre où tout un peuple, après le combat, égorgait ses prisonniers sur les autels, au milieu de festins, de danses, d'horribles chants et de cris d'épouvante. Ici, les prêtres, interrogeant les entrailles des vaincus pouvaient contempler aussi du plus haut tertre, les derniers envahisseurs fuyant vers la mer, tandis que s'allumaient, de place en place, les bûchers annonçant au loin la victoire. Dans des temps plus proches mais non moins sombres, ils servirent d'abris aux pauvres gens. Une femme s'y retira dont nul ne savait l'âge ni les origines. On la surnomma Lehr : la voleuse. L'hiver vint.

Un soir, la vieille femme, pour y dérober quelques fagots, errait dans un bois proche, dans le petit bois de son voisin Mabil Coz, l'avare. Elle le trouva lui-même sur son chemin et lut au fond des yeux gris et froids de l'homme qu'il n'ignorait pas son but. Sans doute se méfiait-il et resterait-il à veiller fort avant dans la nuit : mieux valait retourner dormir. À peine Lehr s'était-elle étendue sur la paille que le vent se levait sur la mer et venait ébranler le mur de mottes sèches fermant avec une planche l'entrée de son asile. Ce faible obstacle sauta bientôt sous une rafale qui pénétra d'un seul coup et la cloua sur place. Mais peu à peu comme les forces lui revenaient, une idée folle traversa l'esprit de cette femme que hantait le désir de se réchauffer au moins un instant. Elle jeta sa litière entre les deux roches formant l'âtre en un recoin. Celle-ci s'alluma enfumant toute la pièce et la chassant elle-même au dehors, éperdue, à demi-asphyxiée, n'ayant plus la force de crier son angoisse.

Elle s'enfuit vers le bois de l'avare. Sur les landes, le vent gémissait ; les ailes arrêtées

des vieux moulins crissaient sans fin avec des airs de spectres squelettiques, et la mer balayait les rocs en hurlant, cependant que sous les efforts de la tempête la cloche d'une invisible chapelle sonnait d'elle-même un glas. Parmi les yeux vitreux des demeures qu'éclairaient, par places, des lumières — témoignant aux marins las de la nuit, du tumulte des flots et des filets jamais assez lourds, que le port est proche et leurs maisons pelotonnées derrière les granits et leurs femmes qui attendent — parmi ces yeux clignotants, la maison de Mabil Coz restait sombre : il devait dormir.

Il veillait : un grand cri le prévint suivi d'abolements. Il se précipita vers son bois et découvrit la mendiante, se débattant avec des sanglots et des plaintes, essayant de s'arracher aux crocs du chien de garde, lâchement déchainé par lui-même. Saisie en un instant, traînée à terre, battue et mordue encore, elle rassembla toutes ses forces, dressa ses mains vers l'astre chéri des druides et pria : « ... Qu'il ne puisse se réchauffer... jamais... jamais...! » Puis elle s'éroula sur le sol, sans défense. Les chiens, de loin en loin, hurlaient à la mort, hurlaient longuement vers la lune.

Mabil Coz sentit un grand froid lui tomber sur tout le corps. Il courut se coucher, claquant des dents et criant aux siens affolés et ne comprenant pas ce qui se passait : « Couvrez-moi, couvrez-moi... je veux du feu. Approchez les torches... plus encore... j'ai si froid. » C'était sinistre d'entendre ses dents et tous ses os claquer, claquer sans cesse et son grand lit gémir. Comme il parlait de se jeter dans l'âtre, parmi les bûches enflammées, on l'attacha pour cette nuit qu'il passa à crier et à soupirer, puis, chacun l'abandonna, disant : « Il est ivre, nous verrons demain. »

Mabil Coz n'avait pas bu plus que de coutume ; le lendemain et les jours qui suivirent, le trouvèrent plus mal. Bientôt, il se sentit lui-même perdu. Pendant ce temps, Lehr, que personne ne soupçonnait, passait ses nuits sur la colline. Un berger raconta, en se signant, qu'il l'avait entendu parler à la lune, et que les chiens lui faisaient cortège en hurlant.

Quand elle fut bien sûre de sa vengeance, la vieille femme descendit frapper à la porte de l'avare. Il agonisait au fond du lit clos, sous le monceau des couvertures. Sa famille groupée à l'entour n'entendit pas d'abord l'appel de la mendiante. Poussant une sourde exclamation, celle-ci frappa trois fois, de plus en plus violemment. Depuis un instant, le moribond semblait en proie à l'épouvante et, comme pour ne pas voir, s'enfonçait la tête sous les draps, vers le mur, ses mains restant crispées tout contre sa face. Le dernier coup retentit. Tous, voyant cette scène et entendant la porte s'ouvrir avec fracas, tandis que le vent fouettait soudain leurs visages, s'écrièrent : « Les esprits, les esprits qui viennent ! »

« Le châtiment ! » répliqua Lehr en grondant, tandis qu'elle franchissait le seuil sans qu'on osât la repousser. « La lune, continua-t-elle, se retournant vers la porte, la lune monte. » — « Qu'a dit cette folle, murmura-t-on, chassons-là. » Mais comme la nuit tombait peu à peu, un nuage s'empourpa sur la mer, et, devant leurs yeux terrifiés, la lune parut, sanglante. « La lune, reprit Lehr, vous ne savez plus sa puissance. Visible ou invisible, de nuit comme de jour, elle règne sur nous, faisant tressaillir les eaux souterraines et les enfants aux flancs des mères à venir, attirant à elle océans, plaines et monts, puis les laissant revenir en eux même faisant ainsi respirer longuement l'univers. C'est la déesse aussi des choses de la mer. Lorsqu'elle décroît, toutes décroissent avec elle : les crustacés et les coquillages semblent se vider ; les algues s'affaiblissent et viennent avec les méduses

joncher les plages. Le feu souterrain, qu'étreint la terre de toutes parts, rugit alors à son tour et, secouant le volcan, inonde ses flancs de lave... La lune, la lune monte. » Chacun la regardait sans comprendre où elle voulait en venir. « J'ai si froid », murmura soudain l'avare. Mais comme il ouvrait les yeux et cherchait du regard ceux de la mendiante pour implorer son pardon, Mabil Coz vit par la petite vitre, enchâssée dans le granit, comme dans tous les anciens lits clos, une lumière pâle qui tombait sur sa couche et frissonna : « La lune, gémit-il, ses rayons me glacent ! » — « La lune, reprit Lehr en défaillant, attire à elle les somnambules, les faisant se lever et conduisant leurs pas qui cotoyent des abîmes... elle attire à elle, toutes choses, toutes choses... jusqu'au dernier souffle des mourants. »

Ils comprenaient enfin ; la consternation régnait sur les visages. Un silence effrayant : la mort passait. Puis des vieilles, plus hardies, chuchotèrent entre elles : « C'est vrai, c'est vrai, je me souviens... » L'avare restait immobile.

« C'est vrai, dirent les vieilles femmes : Molme, Franhick et les autres ont attendu que la mer se retira pour mourir. » L'avare poussa un soupir, et comme les têtes anxieuses se tournaient vers lui, on chuchota de plusieurs points à la fois : « La mer est basse ! » — « La lune redescend ! » — « Mabil Coz est passé ! » gémissent-ils ensemble et, s'étant retournés, saisis d'effroi, ils virent la vieille mendiante, écroulée près de l'âtre, sans vie.

HENRI GENET.

Février 1910, Parc de Roch-Gwenn.



L'Apothéose du Bridge

A mon excellent ami
le Vicomte René de Cormier-Lucinière.

La vie humaine est une comédie,
D'attraits le monde apparaît dénué :
Du jeu de Bridge il a la maladie !
Le bon ton meurt... le Bridge l'a tué ! (ter)

Femmes d'esprit, fins causeurs, gens aimables,
Laissez en paix ce monde infatigé :
Ou bien jouez... devenez intraitables :
Car le bon sens?... le Bridge l'a tué ! (ter)

Sages, savants, allez à tous les diables,
Votre savoir risque d'être hué !
Fuyez au loin, n'approchez pas ces tables !
L'esprit se meurt... le Bridge l'a tué ! (ter)

Jenues tendrons ne pensez plus à plaire
Le monde au flirt n'est plus habitué.
Près des joueurs tout humain doit se taire.
Le flirt est mort... le Bridge l'a tué ! (ter)

Silencieux, sombres, baissant la tête,
Le tapis vert les a tous englués,
Pas un d'entre eux ne semble être à la fête,
Les ris sont morts... le Bridge les a tués ! (ter)

Après le jeu vite en automobile
Partons sitôt... sans avoir salué !
Le monde entier n'a plus qu'un seul mobile,
Jouer toujours... le Bridge a tout tué ! (ter)

Adieu le tact, la politesse exquise,
Adieu le charme en tout lieu conspiré,
Tout disparaît jusqu'à la mignardise :
Tout est bien mort... le Bridge a tout tué. (ter)

BRUNOTAQUINE



MAUMUSSON

Inscription du Clocher (1614)

Le Filleul de Madame de Sévigné (1658)



Au-dessus de la principale porte d'entrée de l'église de Maumusson (1), on remarque une inscription grossièrement gravée en creux dans un écusson de tuffeau. Elle est ainsi disposée, à la base du clocher :

IAC : DENY
ON : PBRE
R DE MO
IEHS MAR

16 14

Cette inscription, qui a intrigué beaucoup de personnes, n'a pas encore, croyons-nous, été déchiffrée, bien qu'elle nous semble facile à traduire comme il suit :

I A C : , Jacques — D E N Y O N : , De Nyon ou Denyon — P B R E , prêtre — R , recteur — D E M O , de Maumusson — I E H S , Jésus-Christ — M A R , Maria ou Marie.

Soit : « Jacques de Nyon, prêtre, recteur de Maumusson, Jésus, Marie. »

Il serait facile de savoir si, en 1614, il y avait bien un prêtre de ce nom comme recteur de Maumusson.

J. BAUDRY.

(1) Petite commune de l'arrondissement d'Angers, non loin de St-Mars-la-Jaille.

Madame de Sévigné à Maumusson

« Le 16 octobre 1658, baptême de CHARLES-HENRI, fils de MARTIN DE SAVONNIÈRES et de MARIE GODDES, son épouse; parrain, CHARLES-FRANÇOIS D'ANDIGNÉ, marquis de Vézins, marrains, MARIE DE RABUTIN CHANTAL, veuve du marquis DE SÉVIGNÉ, qui a signé avec le parrain et Marie de Goddes. »

(Archives de la Loire-Inférieure, E 1924, Arch. civiles, Registres de la paroisse de Maumusson.)

Ce Martin de Savonnières, seigneur de Maumusson, habitait le château de la Motte, en cette paroisse. Il appartenait à la maison angevine de Savonnières, dont le château, situé dans la paroisse de ce nom (aujourd'hui Savennières) existait encore à l'état de ruines en 1638, si l'on en croit l'*Histoire généalogique* de cette famille (Poitiers 1638, in-4^e) qui prétendait être apparentée aux comtes d'Anjou et fondatrice de la paroisse. Elle portait « De gueules à la croix pattée d'or ».

Martin de Savonnières était conseiller non originaire au Parlement de Bretagne, pourvu le 12 décembre 1638, reçu le 18 mars 1639. Il avait épousé, à Rennes, le 30 novembre 1641, paroisse de Saint-Germain, demoiselle Marie Goddes de Varennes, fille de Charles Goddes, également conseiller au Parlement, et de Marie d'Agoué.

Le seigneur de Maumusson possédait, en outre, les terres de la Troche et de Saint-Germain d'Arrecé. Né vers 1614, il est décédé en février 1689.

L'enfant baptisé le 16 octobre 1658 fut le second fils (1) de Martin de Savonnières et de Marie Goddes de Varennes. Il devint lieutenant des gardes du corps, en 1679, brigadier de cavalerie, en 1691, et fut tué, la même année, au combat de Leuze, sans laisser de postérité.

Les Goddes, originaires d'Anjou, sieurs de Neuville, de la Marotière, de Varenne, de la Perrière, de Sautray, s'armaient « D'argent au chevron de sable accompagné de trois molettes de même ».

La jeune châtelaine de Maumusson était très intimement liée avec Madame de Sévigné, qui en parle, à plusieurs reprises, dans sa correspondance, où elle la nomme familièrement « La Troche » ou « Trochanire ».

La spirituelle marquise n'avait que trente-deux ans quand elle fut marraine du jeune Charles-Henri de Savonnières; elle était veuve, depuis sept ans déjà, du marquis de Sévigné, tué dans un duel en 1651.

Le parrain, Charles-François d'Andigné, était marquis de Vézins, baron des baronnies de Pordic, La Tour-Landry, Rouez-en-Champagne et Andigné en Anjou (canton du Lion d'Angers, 7 k^m). Il appartenait à la très ancienne famille de ce nom « la plus angevine, peut-être, de l'Anjou » dit Célestin Port, dans son précieux *Diction-*

(1) Un autre enfant, baptisé le 11 juillet 1652, François Martin de Savonnières, mourut en bas-âge.

naire de *Maine-et-Loire*. Dans une enquête du XVI^e siècle un témoin déclare que « vulgairement on l'appelle au dit pays : la grande race des d'Andigné ». Les armes de cette maison sont « d'argent à trois aiglettes au sol abaissé de gueules, becquées et membrées d'azur ». Devise : « Aquila non capit muscas ».

Charles-François d'Andigné hérita, à la mort de son père, de la châtellenie d'Angrie, près de Candé, où il avait droit, de haute, moyenne et basse justice, et où il était né le 10 décembre 1630, de Charles d'Andigné, chevalier de l'Ordre du Roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, et de Marthe Le Port de la Porte, de Vezins, fille de René, dont nous avons raconté les aventures romanesques dans notre histoire de « Saint-Mars-la-Jaille et de ses anciens Seigneurs », et de Claudine de la Noue, sœur du vaillant La Noue Bras-de-Fer.

Charles-François d'Andigné était parent, par alliance, des châtelains de Maumusson, ayant épousé, par contrat du 26 mai 1655, Marie Colin, fille de François, seigneur de la Noue, et de Renée d'Agoué. Celle-ci était probablement la sœur de Marie d'Agoué, mère de Marie Goddes. Il eût trois garçons et deux filles : dont une seulement, Marie-Elisabeth, laissa postérité, en épousant son cousin, Jean-Baptiste d'Andigné, d'où Jean-Charles-Joseph d'Andigné, comte de Vezins, baron de la Roche-d'Iré et marquis d'Angrie, mort en 1725.

SOURCES CONSULTÉES :

Archives de la Loire-Inférieure. — Célestin Port : *Dictionnaire historique de Maine-et-Loire*. — P. Potier de Courcy : *Nobiliaire et Armorial de Bretagne*. — F. Saulnier : *Le Parlement de Bretagne*. — Marquis de l'Esperonnière : *Histoire de la Baronnie et du canton de Candé. Lettres choisies de Madame de Sévigné*, éditées par Sainte-Beuve.

J. BAUDRY.



Les Livres Bretons

DUCHESSE DE ROHAN : *Souffles d'Océan*. Paris, 1911, Calmann Lévy. 1 vol. in-18 Jésus de 192 pp., 3 fr. 50. — Grande dame du XX^e siècle, Madame la duchesse de Rohan a allié, par son mariage avec le député du Morbihan, le Périgord à la Bretagne. Et cette dernière province est devenue son pays d'adoption, qu'elle a magnifiquement célébré dans ses livres précédents. Elle lui a fait de nouveau la plus large part dans les *Souffles d'Océan*, dont les meilleures pages ont été consacrées à son vieux château de Josselin et aux légendes de Saint-Herbot et de la Roche-Maurice.

Et pourtant, elle a bien quelquefois la nostalgie de ce grand Paris qui lui fait fête, et qu'elle aime surtout en été, quand les enfants sont partis. Alors, elle aspire à revoir ses « sourires d'Août », ses magnans, et, parmi ses « poussières cendrées », ses grands jardins.

Et l'ombre sur les murs s'allongeait vers le soir,
Sur le toit des maisons, sur la splendeur des marbres.

Mais bientôt sa pensée revient vers l'Armorique, rêvée ou, pour la première fois, son cœur épancha son « jeunesse amour », et qui est à nulle autre terre pareille.

Malgré l'atirance secrète de la capitale, Madame la duchesse de Rohan n'a pu échapper à la douce magie de la terre bretonne, qui a été la plus forte. Nous ne pouvons que nous en réjouir, car c'est à cela que nous devons de lire aujourd'hui un joli recueil de poésie où se reflète, comme dans un miroir, le visage adoré de notre patrie.

EVA JOUAN-MATHURIN JOUAN : *Mes Rêveries, Echos des Grèves*. Paris, 1911, J. Watélet. 1 vol. in-8 de 190 pp., 1 fr. — La mort cruelle trappa sans égard pour l'âge comme pour les affections ; et c'est en pleine jeunesse encore qu'elle a ravi Mme Eva Jouan aux siens et aux lettres bretonnes. Et ce livre qui paraît aujourd'hui, est une œuvre posthume dans laquelle une main pieuse a noué en gerbe les meilleures poésies d'une femme de bien dont la perte a été vive-

ment ressentie par ceux qui la connurent ou qui furent en relations avec elle.

Née à Belle-Ile, sur cette terre sauvage battue des vents et des Rois, Mme Eva Jouan était bien de « chez nous » par l'origine et par le cœur.

Ses vers harmonieux ont le long balancement des strophes de Brizeux ; ils sont aussi comme imprégnés du doux parfum de nos landes où se marient, dans une adorable trinité, le genêt, la bruyère et l'aïone, fleurs symboliques de l'Armor.

Et c'est la même et capiteuse odeur, mêlée d'un léger souffle marin, qui domine dans les *Echos des Grèves*, lesquels font suite aux *Rêveries*, afin que les noms du père et de la fille soient unis dans ce recueil, qui sera goûté par les âmes croyantes et délicates.

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT : *Monsieur des Lourdes*. Paris, 1911, B. Grassot. 1 vol. in-18 de 280 pp., 3 fr. 50. — D'une très ancienne famille angevine — aux attaches poitevines et bretonnes — M. Alphonse-René-Marie de Brédenbec de Chateaubriant est né à Rennes en 1877. Il aura 35 ans le 25 mars prochain.

Elevé au lycée de la ville de Nantes, où ses parents étaient venus se fixer peu après sa naissance, et où habite encore son père, il se prépara d'abord, sans succès, à l'école de Saint-Cyr. C'est alors que, après avoir fait son service militaire, il se tourna vers la littérature.

Pour débiter il publia des impressions de voyage en Hollande dans la *Revue de Paris*, puis des vers dans la *Revue bleue* et des critiques d'art dans le *Rappel*. Enfin, à la fin de l'année dernière, il édita un roman intitulé : *Monsieur des Lourdes*, que l'Académie des Goncourt remarqua et couronna. Le lendemain, le jeune auteur était célèbre, bénéficiant au surplus de sa parenté — lointaine — avec l'immortel Rostand.

De *Monsieur des Lourdes*, l'indiquera seulement que c'est un roman honnête et vigoureux, dont l'action se passe au Poitou. Les joannais en ont dit tout le bien utile, et ma tâche se bornait à marquer les origines de l'auteur de ce beau livre, afin de « délimiter » — si je puis m'exprimer ainsi — la part de la Bretagne dans sa jeune gloire, mille fois méritée.

— JOSEPH BERTHIER : *Contes bretons*. Paris, 1912, Nouvelle Edition française. 1 vol, in-16 de 159 pp., 2 fr. 50. — M. Joseph Berthier est né à Josselin en l'année 1879. Son pays a trouvé en lui un chanteur éloquent, qui, après un recueil de nouvelles très estimé, publie aujourd'hui une série de contes bretons d'une belle venue, pour la plupart, et dans lesquels il a réhabilité la Haute-Bretagne en lui rendant sa physionomie particulière et attachante.

Pour employer l'expression de son préfacier, M. Anatole Le Braz, il en a fixé les aspects, dégagé l'âme et lui a donné une voix. Et cette image d'une partie de la province qui, si elle ne possède pas la langue, est du moins soude de l'autre par les traditions, est tracée avec le même soin que le portrait d'une mère par son fils.

Chaque conte est un petit tableau de mœurs, finement dessiné, l'en excepte cependant certains, tels que *Reine des bruyères*, d'un réalisme trop brutal, qui interdit aux jeunes filles d'ouvrir ce recueil.

L'auteur, en entant dans les lettres bretonnes, pouvait choisir sa place suivant ses sympathies, ou près de M. Simon Davangour, ou près de M. Charles Géraux. C'est à côté de ce dernier qu'il s'est rangé, préférant à la manière délicate du narrateur exquise de *Sous le ciel gris*, celle plus rude du romancier de *L'Homme de ferme*. Elle a plus de danger que l'autre. Et j'ai peur que le réel talent de M. Berthier y perde un peu.

Pierre de PORTGAMP.

Adresser tout ce qui concerne la Bibliographie à M. Pierre de Portgamp, 129, Avenue du Mail-d'Orléans, à Rennes.

♦ ♦ ♦

La Fosse-aux-Loups, comédie en 3 actes, par le C^o R. DE LAIGUE; Redon, Boute-loup (1 fr. 50). — Connue depuis longtemps, pour ses remarquables études historiques, son érudition en matière généalogique et sa conduite avisée de la *Revue de Bretagne*, mon ami René de Laigue vient d'acquiescer un titre nouveau à la reconnaissance des Bretons. Durant 3 actes, écrits avec élégance, où l'intérêt croît sans cesse grâce à une intrigue fort ingénieuse, l'auteur de *La Fosse-aux-Loups* exalte la Petite Patrie et stigmatise les étrangers qui l'envahissent pour la pourrir. Les caractères des personnages, profondément fouillés, sont dessinés de main de maître : Parisienne écorchée, Madame de Pichardie redevenue, sous l'empire des circonstances, une servante fidèle d'Armor, natures droites et sérieuses, cœurs sensibles, Armelle et Hervé sont les apôtres du sacrifice et de l'honneur; quant au jovial notaire Le Penneec, type de Breton par saug, c'est l'homme que rien ne démonte, riche en boutades mordantes, l'homme qui arrive à ses fins.

Cette comédie, adroitement construite, au

dialogue vif, à la moralité la plus irréprochable sans pédanterie, figurera avec avantage au programme de nos troupes d'amateurs. Assez de pitreries parisiennes; place aux œuvres de valeur de nos compatriotes! Quand un homme de la valeur du C^o de Laigue écrit une comédie amusante et dramatique, où s'élève à chaque page un chant d'amour pour notre province, les vains Bretons doivent regarder comme un honneur de l'interpréter, leurs auditeurs y goûteront beaucoup de plaisir, et la cause nationale ne fera qu'y gagner. G. W.

♦ ♦ ♦

L'*Annuaire Officiel d'Ille-et-Vilaine* de l'Imprimerie F. Simon vient de paraître.

Cette année il a été considérablement augmenté; il comprend 100 pages de plus et 3 500 noms nouveaux. Sa rédaction a été particulièrement soignée et de nombreux renseignements, des plus intéressants pour tous, sont venus donner un prix inestimable à cet ouvrage sérieux, dont la documentation en fait en quelque sorte une encyclopédie indispensable à tous.

On y trouve, en effet, tous les renseignements administratifs : Préfecture, sous-préfectures, maires; administrations, organisations religieuses, judiciaire, militaire; instruction publique; postes, télégraphes, téléphones, chemins de fer, tramways; voitures publiques; sociétés diverses et syndicats; notices locales, biographies; vues, portraits; plan détaillé de la ville de Rennes, etc.

L'Annuaire est l'indicateur judiciaire de la Cour d'appel de Rennes et des tribunaux du ressort (Ille-et-Vilaine, Côtes-du-Nord, Finistère, Morbihan, Loire-Inférieure).

Un plan détaillé et d'une exactitude parfaite de Rennes y est annexé, et de nombreuses photographures, d'une exécution très artistique, en augmentent la valeur.

L'*Annuaire Simon*, qui compte aujourd'hui 80 ans, est le mieux fait, le plus sérieux des ouvrages similaires, qui n'attendront jamais sa vogue que, chaque année, grandit et s'étend dans toute la région.

L'*Annuaire Simon* est en vente à l'Imprimerie F. Simon, à Rennes, au prix de, pour l'Ille-et-Vilaine, 3 fr., 3 fr. 85 franco; pour les autres départements, 5 fr., 5 fr. 85 franco.

♦ ♦ ♦

Laudes, poèmes de Charles de Saint-Cyr (Marcel Rivière et C^o, éditeurs, Paris).

M. Charles de Saint-Cyr, qui a, dans ses deux essais sur l'Intensisme, proclamé la nécessité d'éliminer impitoyablement de la poésie tout ce qui est conventionnel dans le fond ou dans la forme, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas la poésie elle-même, publie aujourd'hui un nouveau recueil de poèmes, *Laudes*, où il affirme les qualités déjà montrées dans *Motives*. Pour trouver de pareils accents, il faut remonter jusqu'aux artistes du Moyen-Age, qui ne savaient que rendre exactement ce qu'ils éprouvaient, mais qui du moins éprouvaient fortement : M. de Saint-Cyr écrit à la façon dont sculptaient les naïfs artisans des vieilles cathédrales gothiques.

LES ÉCHOS

Les Veillées Nantaises. — La première Conférence des « Veillées » sur « La prise et la mort de Charette », vient d'être donnée le 4 mars, avec le plus vif succès, par M. Alain de Goué, devant un auditoire des plus nombreux.

La partie dramatique et musicale était assurée par Mademoiselle de Messey et Madame de Fontenay; cette dernière avait organisé des chœurs de jeunes filles. L'une et l'autre furent très applaudies.

Le 9 mars M. de Broom a parlé d'une façon très humoristique sur le « Snobisme »; la salle de l'Hôtel de Bretagne était comble!

Nous rendrons compte dans notre prochain numéro des causeries de MM. Catta et Legrand.

♦ ♦ ♦

Quatuor Hallez, Muller, Jandin, Babin. — Je considère comme une bonne fortune pour notre ville de posséder un pareil quatuor, dont tous les exécutants ont le souci de la parfaite mise au point des œuvres qu'ils exécutent. *Mlle Hallez* a toutes les qualités de l'accompagnatrice du quatuor, ce qui n'est pas peu dire. Il y a unanimité à cet égard chez tous les musiciens et amateurs qui ont le culte et la pratique de la musique de chambre. Elle est là parfaitement à sa place. Il serait superflu de faire ici l'éloge de *M. Jandin*, il nous suffira de dire que, dans ce quatuor, la partie de violoncelle est à la hauteur des autres.

M. Babin tient l'alto, également, d'une façon impeccable, il en tire ces belles sonorités nobles et graves que peut donner, sous des doigts habiles, cet instrument pour lequel j'avoue avoir un faible.

Quant à *M. Muller*, je le tiens pour un artiste de race; il possède la marque caractéristique du véritable artiste : l'expression, l'émotion communicative. Il me rappelle, par la pureté et l'élevation de son style, son maître Fiedelen, que nous venons d'avoir le chagrin de perdre. Je ne crois pas trop me hasarder en lui prédisant le plus haut avenir, s'il continue dans cette voie, de même que je l'ai prédit, il y a deux ans, à notre grand pianiste nantais Goutran Arrouët, qui vient d'obtenir à Paris un succès triomphal (1). Quelques jours après avoir entendu le merveilleux

Jeux Enesco, M. Muller trouvait le moyen de nous procurer une véritable émotion d'art dans le *Concert de Chausson*.

C'est à peine s'il m'est permis de rappeler ici la composition du programme des séances des 7 février et 1^{er} mars 1913 :

Sérénade en ré majeur op. 8 de Beethoven, œuvre exquise dont le délicieux mouset fut bisé d'enthousiasme; — *Concert en ré majeur, op. 21, de Chausson* : C'est là du bon modernisme, clair, avec des effets, des modulations inattendues, fort loin du baroque, de la recherche outrancière, trop chers à beaucoup de nos contemporains; — *1^{er} Quatuor op. 15, de Gabriel Fauré*, œuvre intéressante, fort bel adagio; l'exécution nous a semblé un peu trop en demi-teinte, nous aurions désiré parfois la « corde d'airain » du poète; — *Sonata en sol mineur op. 23, piano et violon de Louis Vierne*; M. Muller a trouvé l'occasion de montrer sa maîtrise, comme violoniste et comme musicien, mais, à l'exception de *Pavane sostenuto*, cette composition, aux idées imprécises, quoique savamment développées, ne me séduit point; — *Quintette en fa mineur, de César Franck*. Bien que je ne partage pas l'engouement, un peu factice, du public des concerts, pour cette suite de gémissements, de soupirs, de désespérance, je reconnais que ce quintette a été admirablement exécuté par le quatuor auquel s'était joint un très bon violoniste *M. Parisian*. Je ne saurais oublier un tout jeune violoniste dont le talent précocement s'est montré dans l'aimable contribution qu'il a apportée à la séance du 7 février, *M. Chéry*. E. G.

♦ ♦ ♦

21^e Exposition des « Amis des Arts » de Nantes. — Ainsi qu'aux années précédentes, la société des Amis des Arts de Nantes a tenu son exposition dans les Galeries Preaubert, rue Lefebvre; chaque année aussi, cette manifestation artistique, organisée par une phalange d'hommes compétents, réalise un effort de décentralisation fort utile en amenant à Nantes un lot considérable d'œuvres signées par les plus grands noms de la peinture, parmi lesquels nous ne pouvons que citer au hasard ceux de MM. Roll, Jattegrain, Henri-Martin, Maurice Denis, Robert-Fleury, Baschet, Cottet, Chéca, etc., etc.

C'est aussi avec une réelle satisfaction que, dans la part de nos compatriotes, nous comptons

(1) *Nantes-Mondain*, 26 mars 1910 (Vibrato).

des envois absolument remarquables : je mettrai en première ligne les quatre tableaux de M. *Maufray* ; ses marines comme sa nature morte affirment une maîtrise incontestable et notre Musée s'est honoré grandement en acquérant une de ces toiles.

M. *Mazence* expose une petite étude très détaillée mais peu importante ; M. *Lesage* se signale dans son clair-obscur favori ; de M. *Fougerat* je remarque une femme italienne de style peut-être trop académique ; le portrait du Maire de Nantes peint par M. *Patissou* est d'une belle sobriété.

M. Donatien *Roy*, très dignement encadré de son fils et de Mlle *Roy*, nous présente, en heureux mélange, les paysages et les sujets de genre ; je nommerai également M. Robert *de Wismes* qui sait allier la même habileté dans ces deux modes très différents ; M. *Bonamy* interprète la nature vigoureusement et M. Marcel *Jacquier* caractérise la Bretagne avec une égale puissance ; la manière de M. *Corabœuf* plus calme reste du moins toujours impeccable.

Il me faudrait encore analyser les intéressants envois de MM. Victor *Richard*, *Brillaud*, *Barbier*, *H. du Goudray*, *Dezaunay*, *Laboureur*, *Georges Riou*... mais cela m'entraînerait au delà des limites fixées et je ne puis en terminant que renouveler mes sincères compliments aux organisateurs qui savent réaliser un tel groupement d'œuvres d'art d'écoles si diverses — ce qui constitue en somme une belle unité dans la variété.

J. P.



Coin des Chercheurs

QUESTIONS.

Un Conspirateur royaliste trahi en 1802. — Dans sa biographie de Châteaubriand publiée par Levot, Guillaume Lejean, fait allusion, à propos d'Armand de Châteaubriand, aux conspirateurs royalistes de 1802 (Tome I, p. 124) « Le gouvernement impérial, dit Lejean, leur faisait une chasse active. Il en périt plusieurs. L'un d'eux, le plus actif, fut livré par sa noble maîtresse pour une somme de vingt-cinq mille francs ». Je serais reconnaissant à qui me ferait

connaître les noms, omis par Lejean, de cet agent royaliste et de celle qui le livra.

A. LE MOAL.

Châteaubriand et l'Aventure du comte de Sabran. — Les *Mémoires d'Outre-Tombe* (Tome I, p. 261) citent le fait suivant dont il serait bien curieux de connaître l'origine et le détail des circonstances : « Les fâts de Paris qui accompagnaient aux états messieurs les gens du roi, racontaient que nous autres hobereaux nous faisons doubler nos poches de fer blanc, afin de porter à nos femmes les fricassées de poulet de M. le Commandant. On payait cher ces ralle-ries. Un comte de Sabran était naguère resté sur la place, en échange de ses mauvais propos, ce descendant des troubadours et des rois provençaux, grand comme un suisse, se fit tuer par un petit chasse-lievre du Morbihan, de la hauteur d'un lapin ». Je voudrais remonter à la source de cette petite histoire. Malheureusement, Châteaubriand n'a point l'habitude de citer ses références ; je crains même fort que ce soit là encore une invention de Pillastre mystificateur. On recherche le comte de Sabran et le petit chasse-lievre son rival.

- G. du L.

Les trois Bretons de la Compagnie des Indes. — Le célèbre voyageur Tavernier rapporte au Recueil de ses Relations (Paris 1681), chapitre XIV, la *Fin misérable de trois gentilhommes Bretons qui s'étaient mis au service de la Compagnie*. Ces malheureux que la passion des voyages avait conduits à prendre passage sur un navire en partance pour les Indes, et où ils s'attendaient à être considérés avec les égards dus à leur rang, subirent, une fois en mer, les plus indignes traitements.

Au cap de Bonne Espérance, ils se sauvèrent, furent repris, et condamnés à être pendus. Cette affaire fit à l'époque grand bruit en Hollande, au temps où « Monsieur Van-Dyke estoit Général à Batavia ». Je désirerais savoir s'il n'existe aucune mention de l'événement dans quelque chronique, et si l'on connaît l'identité de ces trois gentilhommes qui étaient alliés, dit Tavernier, à la maison de la Meilleraye.

L. DELARIVE.

Le Gérant, V. HERON.



Revue Documentaire,
Littéraire, Artistique

Paraisant tous les mois

Abonnements : Un an, 5 francs
Etranger, 8 francs

A pour but de relater tous les faits intéressants qui se passent en Bretagne, de les promouvoirs s'ils le méritent, et d'aider au mouvement fécond de décentralisation et de traditionnisme qui se produit en ce moment.

Accepte des correspondants dans toutes les villes de Bretagne ; il leur remet une carte d'identité spéciale et leur fait une remise sur les abonnements.

Est ouvert à tous les talents bretons. Il ne rend les manuscrits que sur demande accompagnée des frais de retour et ne répond qu'aux lettres munies d'un timbre de réponse.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration à M. le Vicomte R. de CORNULIER-LUCINIÈRE.

Pour tous vos Achats en Tissus et Confections

ADRESSEZ-VOUS A LA PREMIÈRE MAISON

Georges GANUCHAUD

13-15-17-19, Rue de la Poissonnerie - NANTES - Succursale : Rue Crébillon, 5

Les plus grands Assortiments - Le Meilleur Marché

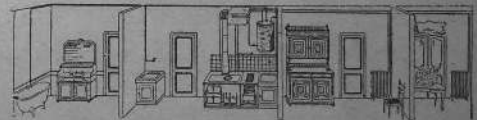
ESCOMPTE 2 0/0 OU TIMBRES NANTAIS

CHAUFFAGE CENTRAL ET DISTRIBUTION D'EAU CHAUDE
PAR LE FOURNEAU DE CUISINE

Rousseau et Ménager

Constructeurs brevetés S. G. D. G.

Rue Rubens, 7 - NANTES



Société des Grandes Tuileries Réunies

PERRUSSON MONTCHANIN

Jean NAUDIN Représentant

5, QUAI DES TANNEURS - NANTES

REVUES ET JOURNAUX RECOMMANDÉS

La Revue de Bretagne, château de Bahurel, par Redon. — *Le Fureteur Breton*, 99, boulevard Brune, Paris. — *L'Hermine*, Louis Tiercelin, à Paramé (Ille-et-Vilaine). — *Les Annales de Bretagne*, 37, rue de Fougères, Rennes. — *Le Clocher Breton*, 95, rue Belle-Fontaine, Lorient. — *Bulletin de la Commission diocésaine d'Architecture et d'Archéologie du diocèse de Quimper et de Léon*, Quimper. — *La Revue morbihannaise*, chez Lafolye, Vannes. — *La Paroisse Bretonne*, 13, rue Littré, Paris. — *La Jeune Bretagne*, 38, boulevard Laënnec, Rennes. — *Feiz ha Breiz*, Saint-Vougay, par Plouzévédé (Finistère). — *Le Pays Breton*, 71, rue du Morbihan, Lorient. — *Le Breton de Paris*, 103, avenue de la Boëtre. — *L'Angevin de Paris*, 15, faubourg Montmartre. — *Revue du Pays d'Aleth*, rue Jacques-Cartier, Saint-Servan. — *Revue du traditionnisme*, 60, quai des Orfèvres, Paris. — *Revue du Bas-Poitou*, Fontenay-le-Comte. — *Revue des Traditions populaires*, 80, boulevard Saint-Marcel, Paris. — *La Vendée Historique*, Luçon (Vendée). — *L'Ame Normande*, 24, rue Pasteur, Enghien. — *La Province*, 20, rue Bernardin de Saint-Pierre, Le Havre. — *Lemouzi*, 18, rue Boursault, Paris. — *L'Action régionaliste*, 15, avenue des Gobelins, Paris. — *L'Action bretonne*, 22, rue Saint-Vincent, Vannes. — *Le Billet de Part*, revue mensuelle, M. de Vieuville, château de Vieuville, par Saint-Brice-en-Coglès (Ille-et-Vilaine).

Pour la Publicité

— s'adresser à —

M. SELLIER

aux bureaux de la Société ORDO

- 7, Rue de Strasbourg -

CORMERAIS

6, Rue Lamoricière - Nantes



Chauffage central par radiateur à vapeur et à eau chaude



- - - - - Hydrothérapie - -



Salles de Bains modernes -



Distribution d'Eau chaude par le Fourneau de Cuisine - - -

Gueudet



10, Rue Crébillon - NANTES

Téléphone 15.54

L. LABARRE

Téléphone 15.54

BANQUIER-REMISIER

NANTES -:- 5, Place du Commerce, 5

Ordres de Bourse au comptant et à terme (France et Etranger).

Placements de tout repos en valeurs choisies (fonds d'Etats et Obligations garanties).

Emissions sérieuses (en général l'intégralité des souscriptions est garantie).

Gérance de Portefeuilles (moyennant 10 o/o des bénéfices annuels des clients).

Bourse du Commerce Opérations sur Marchandises.